

ÉDUCATION • Un chercheur et enseignant toulousain dénonce le système de notation des élèves

Un tiers d'élèves au ban de l'école

André Antibi démonte la « constante macabre » : un phénomène de notation qui sélectionne les élèves au lieu d'évaluer leurs compétences.

Un tiers de bons élèves, un tiers de moyens, un tiers de mauvais. Voilà résumée la « constante macabre », dénoncée par le chercheur en sciences de l'Éducation et enseignant toulousain André Antibi dans un livre qui connaît une fulgurante ascension médiatique. Le phénomène qu'il analyse apparaît à tous, professeurs et parents, comme naturel. Il démonte son mécanisme sournois, qui cantonne les enseignants à un rôle de sélection plutôt que de formation des élèves. Favorablement accueillie par nombre de ses confrères, par des inspecteurs d'académie, des chercheurs et d'anciens ministres de l'Éducation, l'analyse d'André Antibi, doublée d'un vibrant plaidoyer pour le métier d'enseignant, est discutée par d'autres, comme l'association des professeurs de mathématiques de l'enseignement public (APMEP). Pour ou contre, sa thèse incite chacun à

s'interroger sur les pratiques scolaires.

Qu'est-ce que la « constante macabre » que vous dénoncez dans votre livre ?

C'est, en gros, la répartition des notes en un tiers de mauvaises, un tiers de moyennes et un tiers de bonnes. J'ai enseigné vingt ans en étant convaincu que les notes devaient être réparties ainsi, selon la courbe de Gauss : sur 40 élèves il existait une majorité de notes autour de 10, quelques bonnes de 15 à 18, exceptionnellement 20, et des mauvaises de 5 ou 6. C'est un peu la même chose que la courbe de taille des hommes : si l'on admet 1,75 m comme taille moyenne, il existe une accumulation autour d'elle, et plus on s'éloigne, moins il y a de gens au-dessous et au-dessus.

Vous avez mis vingt ans à repérer ce phénomène. Est-il donc si subtil ?

Je pensais que cette courbe était

normale, naturelle. En réalité, ce sont les enseignants qui la créent, d'une dizaine de manières : en donnant des questions difficiles, un devoir trop long, en modifiant leur barème... Si les notes ne suivent pas une telle répartition, ils sont persuadés d'avoir mal fait leur travail, d'avoir donné un devoir trop facile.

Aucun enseignant ne peut donc échapper à cette « constante macabre » ?

Lors des entretiens que j'ai réalisés, beaucoup de collègues m'ont dit qu'au début de leur carrière, ils avaient tenté d'y échapper. Mais ils n'ont pas pu. Ils subissaient trop de pression de la part de leurs collègues et même des parents d'élèves, qui se demandaient si leurs enfants pourraient suivre l'année suivante avec un professeur qui mettrait de si bonnes notes... Tout cela sans que personne ne se demande si l'enseignant avait fait le programme, s'il était bon ou mauvais. Je suis moi-même victime de cette « constante macabre ». A Sup'aéro où j'enseigne, je peux m'en défaire, parce qu'il y a déjà eu une sélection. Mais pas à la fac.

La « constante macabre » existe donc partout ?

On la retrouve en mathématiques, en français, en philosophie, avec une spécificité pour les maths : c'est la matière choisie pour sélectionner. La constante macabre n'existe pas dans les matières secondaires, beaucoup moins au primaire, dans les lycées professionnels, où l'on estime que les élèves n'ont plus d'illusions à se faire et dans les écoles d'ingénieurs, car les élèves ont déjà été sélectionnés. C'est le dysfonctionnement le plus important de notre système éducatif. Lorsque l'on parle de lutte contre l'échec scolaire, on fait croire qu'on va diminuer le pourcentage d'élèves en situation d'échec. En réalité on donne des conseils aux élèves et aux parents pour échapper à la constante macabre, au mauvais tiers. Ce n'est pas très honnête.

Quelles solutions proposez-vous ?

L'évaluation par objectifs. Avec un mot clef : le « contrat » avec l'é-



« La constante macabre est le dysfonctionnement le plus important de notre système scolaire », dénonce André Antibi.

lève. On dira ainsi à un élève de seconde que pour son contrôle d'anglais, il devra connaître les 30 verbes irréguliers, ou vingt mots de vocabulaire, ou traduire des phrases. Pour éradiquer vraiment la constante macabre, pour que l'enseignant ne donne pas de phrases de huit lignes, incompréhensibles même en français, il s'agira de définir le type de phrases de une ou deux lignes.

Mais tout le monde aura des bonnes notes !

Non ! L'élève qui travaille sera sûr d'avoir une bonne note, mais pas celui qui n'aura pas travaillé suffisamment. Je pratique déjà ce système à Sup'aéro. Sur 120 élèves, cinq ont moins de dix. Ils savent pourquoi.

Quel bénéfice enseignants et élèves pourraient tirer de la disparition de la « constante macabre » ?

Les enseignants effectuent plus un travail de sélection que de formation. Mais ils ne sont pas les

seuls responsables. Nous, enseignants, travaillons dans de mauvaises conditions, sous pression de la société. Quant aux élèves, beaucoup restent sur la touche. Quand on ne travaille pas, qu'on n'aime pas faire quelque chose, on ne souffre pas, on sait pourquoi. Mais quand on travaille comme un acharné et qu'on obtient des mauvaises notes uniquement parce qu'on a la malchance de faire partie du mauvais tiers, c'est terrible. Notre métier est déjà un très beau métier. Sans constante macabre, il le serait plus encore.

PROPOS RECUEILLIS
PAR KARINE ROBY

« La constante macabre ou comment a-t-on découragé des générations d'élèves » par André Antibi, illustrations de Stéphane Luciani. Edition Math'Adore, septembre 2003, 159 pages, 15 euros.

La Constante Macabre
ou
Comment a-t-on découragé des générations d'élèves ?

Stéphane LUCIANI